




POUR elle

The background of the cover is a close-up photograph of a woman's face and hair. She has blonde hair styled in a braid with a red and white patterned ribbon tied around it. She is wearing a large, ornate earring with a red gemstone and a black pendant. Her eyes are closed, and she has a soft expression. She is wearing a red and white patterned garment. The overall color palette is warm, dominated by reds, oranges, and browns.

JULIE
GARWOOD

LE SECRET

DE

Judith

AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteur de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est un auteur incontournable. Après avoir écrit deux romans pour adolescents, elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Elle écrit également de la romance contemporaine. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le Rita Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

Le secret de Judith

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Sur ordre du roi

N° 3019

Un ange diabolique

N° 3092

Un cadeau empoisonné

N° 3219

Désir rebelle

N° 3286

La fiancée offerte

N° 3346

Le secret de Judith

N° 3467

Un mari féroce

N° 3662

Le voile et la vertu

N° 3796

Prince charmant

N° 4087

Une lady en haillons

N° 4372

Un ravisseur sans scrupules

N° 4548

Les frères Clayborne

N° 5505

Le dernier des Clayborne

N° 5666

Le maître chanteur

N° 5782

La splendeur de l'honneur

N° 10613

Les roses rouges du passé

N° 10788

JULIE
GARWOOD

Le secret de Judith

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE SECRET

Éditeur original

Published by Pocket Books, a division of Simon & Schuster Inc.,
New York

© Julie Garwood, 1992

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1993

Prologue

Angleterre, 1181

Elles devinrent amies avant d'avoir l'âge de comprendre qu'elles auraient dû se détester.

Les deux petites filles firent connaissance au festival d'été qui se tenait chaque année à la frontière entre l'Angleterre et l'Écosse. C'était la première fois que Judith Hampton y assistait, la première fois aussi qu'elle sortait de sa demeure isolée dans la campagne de l'ouest de l'Angleterre, et elle était tellement prise par le plaisir de l'aventure qu'elle avait du mal à fermer les yeux à l'heure de la sieste. Il y avait tant de choses à voir ! Et tant de bêtises à faire aussi, pour une petite fille de quatre ans un peu trop curieuse.

France Catherine Kirkcaldy avait déjà fait des siennes. Son papa lui avait donné une bonne tape sur les fesses pour la punir de s'être mal conduite, puis il l'avait portée comme un sac de grains jusqu'à une pierre plate loin du centre des divertissements. Il lui avait ordonné de n'en pas bouger avant qu'il fût décidé à venir la chercher. Et qu'elle utilise ce temps pour méditer sur ses péchés !

Comme France Catherine ignorait la signification du verbe « méditer », elle ne se sentit pas obligée

d'obéir à cette injonction. D'ailleurs, son esprit était totalement absorbé par la contemplation d'une énorme guêpe qui lui tournait autour.

Judith avait assisté à la scène, et elle éprouvait une grande compassion pour cette drôle de petite fille au visage criblé de taches de rousseur. Elle-même aurait sûrement piaillé si son oncle Herbert lui avait donné la fessée ! Or la petite rousse n'avait rien montré. Pas la plus petite grimace de douleur !

Judith attendit que le père se fût éloigné pour relever ses jupes et traverser le pré en courant. Elle s'approcha du rocher par derrière.

— Jamais mon papa ne m'aurait frappée ! déclara-t-elle en guise de préambule.

France Catherine n'osa pas tourner la tête dans la direction de la voix. Elle ne quittait pas des yeux la guêpe qui s'était installée sur la pierre tout près de son genou gauche.

Judith ne se laissa pas décontenancer par son silence.

— Mon papa est mort ! poursuivit-elle. Avant ma naissance, même.

— Alors, comment tu sais qu'il ne t'aurait pas frappée ?

— Je le sais, c'est tout !... Tu parles drôlement, comme si tu avais des cailloux dans la bouche. Tu as des cailloux dans la bouche ?

— Non, répondit France Catherine. Toi aussi, tu as une drôle de façon de parler.

— Pourquoi tu ne me regardes pas ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi tu ne peux pas ? insista Judith en froissant l'ourlet de sa robe rose.

— Je surveille la guêpe. Elle veut me piquer. Il faut que je sois prête à l'écraser.

Judith se pencha pour mieux voir l'insecte qui tournait à présent autour du pied de la petite fille.

— Pourquoi tu ne la chasses pas tout de suite ? murmura-t-elle.

— J'ai peur. Si je la manquais, alors elle m'aurait à coup sûr !

Judith fronça les sourcils, pensive.

— Tu veux que je la chasse ? demanda-t-elle enfin.

— Tu le ferais ?

— Peut-être... Comment tu t'appelles ? demanda Judith pour gagner du temps et trouver le courage de s'occuper de la guêpe.

— France Catherine. Et toi ?

— Judith. Pourquoi tu as deux noms ? D'habitude, on en a un seul !

— Tout le monde me pose la même question, répondit la petite avec un soupir à fendre l'âme. France était le nom de ma maman. Elle est morte en me mettant au monde. Catherine, c'est le nom de ma grand-mère, et elle est morte de la même façon. On n'a pas pu les enterrer religieusement, parce que l'Église a dit qu'elles étaient impures. Papa veut que je me conduise bien, comme ça quand j'irai au Ciel et que Dieu entendra mes deux noms, il pensera à maman et à grand-maman.

— Pourquoi l'Église a dit qu'elles étaient impures ?

— Parce qu'elles sont mortes en accouchant, expliqua France Catherine. Tu ne connais donc rien ?

— Je sais certaines choses.

— Moi, je connais pratiquement tout ! déclara France Catherine. Je sais même comment les bébés viennent dans le ventre des mamans. Tu veux que je te le dise ?

— Oh, oui !

— Quand on est marié, le papa crache dans son gobelet de vin et il le donne à la maman. Dès qu'elle en a bu une gorgée, elle a un bébé dans son ventre.

Judith fit la grimace. C'était délicieusement répugnant ! Elle allait supplier son amie de lui en dire plus

lorsque France Catherine poussa un petit cri d'angoisse. Judith s'approcha. La guêpe avait élu domicile sur le bout de la chaussure de son amie. Plus Judith la regardait, plus elle lui semblait énorme.

Il n'était plus question de la naissance des bébés !

— Tu vas la chasser ? demanda France Catherine.

— Je me prépare.

— Tu as peur ?

— Non, mentit Judith. Je n'ai peur de rien. Et je croyais que toi non plus.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas crié quand ton papa t'a donné la fessée.

— Parce qu'il ne m'a pas fait mal ! Il ne tape jamais fort. Ça le rend plus malheureux que moi ! Du moins, c'est ce que disent Gavin et Kevin. Ils plaignent le malheureux monsieur que j'épouserai quand je serai grande, parce que je suis trop gâtée.

— Qui sont Gavin et Kevin ?

— Presque mes frères, expliqua France Catherine. Mon papa est aussi leur papa, mais ils avaient une autre maman. Elle est morte.

— Quand ils sont nés ?

— Non.

— Alors de quoi elle est morte ?

— Elle était simplement épuisée. C'est ce que papa m'a dit. Je vais fermer les yeux bien fort, si tu veux écraser la guêpe.

Judith, bien décidée à impressionner sa nouvelle amie, ne réfléchit pas plus avant. Elle tendit la main vers l'insecte, mais quand elle sentit les ailes contre sa paume, elle ferma instinctivement les doigts.

Et elle se mit à hurler. France Catherine bondit à bas de son rocher pour l'aider de la seule manière qu'elle connût : elle se mit à hurler aussi.

Judith tournait autour du rocher en criant si fort qu'elle en avait pratiquement le souffle coupé, et

France Catherine courait derrière elle en poussant des hurlements non moins perçants.

Le papa de France Catherine arriva en courant, attrapa sa fille et se fit expliquer la cause de ces cris avant de se précipiter sur Judith.

En quelques minutes, les deux petites filles étaient consolées. Le dard avait été retiré de la paume de Judith, où l'on avait appliqué de la boue humide. Le papa de France Catherine essuya doucement ses larmes, et il s'assit sur le rocher de la punition, une enfant sur chaque genou.

Jamais personne n'avait accordé autant d'attention à Judith, et elle en fut brusquement intimidée. Ce qui ne l'empêcha pas de se serrer un peu plus contre le gentil monsieur qui s'occupait d'elle.

— Vous formez une jolie paire, toutes les deux ! déclara le papa quand les sanglots se furent apaisés. Vous faisiez autant de bruit que les cloches de la cathédrale, et vous couriez comme des poules auxquelles on vient de couper la tête !

Judith ne savait pas si le papa était en colère ou non. Il avait une voix bougonne, mais il ne fronçait pas les sourcils. France Catherine pouffa de rire, et Judith fut rassurée.

— Ça faisait terriblement mal, papa !

— Je suis sûr que ça faisait terriblement mal à ton amie, acquiesça-t-il en regardant Judith. Tu as été très courageuse, mon petit. Mais la prochaine fois, essaie de ne pas attraper la guêpe. D'accord ?

Judith hocha solennellement la tête.

— Tu es bien mignonne, poursuivit-il. Comment t'appelles-tu ?

— Elle s'appelle Judith, papa. Et c'est mon amie. Est-ce qu'elle peut souper avec nous ?

— Eh bien, il faudrait d'abord demander à ses parents...

— Son papa est mort, annonça gravement France Catherine. Est-ce que ce n'est pas malheureux ?

— Si, en effet, répondit le papa sérieusement.

Ses yeux pétillaient, mais il ne souriait pas.

— Elle a les plus jolis yeux bleus que j'aie jamais vus, continua-t-il.

— Et moi, papa ? Je n'ai pas les plus beaux yeux du monde ?

— Les plus jolis yeux bruns que j'aie jamais vus, ma fille.

France Catherine était si contente qu'elle se mit de nouveau à rire.

— Son papa est mort avant sa naissance ! déclara-t-elle en se rappelant soudain cette information de première importance.

— Maintenant, dit son père, j'aimerais que tu te taises un peu pendant que je parle avec ton amie.

— Oui, papa.

Il se tourna de nouveau vers Judith, qui le regardait avec une intensité presque gênante. Elle semblait tellement sérieuse ! Trop sérieuse pour une enfant si jeune.

— Quel âge as-tu, Judith ?

Elle brandit quatre petits doigts.

— Tu vois, papa, elle a juste mon âge !

— Non, France Catherine. Toi, tu as cinq ans. Tu l'as oublié ?

— Je me rappelle, papa.

Il sourit à sa fille et tenta de revenir à Judith.

— Tu n'as pas peur de moi, j'espère !

— Elle n'a peur de rien. Elle me l'a dit.

— Chut, ma fille. J'aimerais entendre le son de la voix de Judith. Ta maman est-elle là, petite ?

L'enfant secoua la tête. Elle jouait nerveusement avec une mèche de ses cheveux blond-blanc, sans quitter le papa de France Catherine des yeux. Le monsieur avait des favoris roux et, quand il parlait, ses

moustaches bougeaient. Elle avait terriblement envie de les toucher.

— Judith, ta maman est-elle là ? répéta-t-il.

— Non. Elle est restée avec oncle Tekel. Ils ne savent pas que je suis ici. C'est un secret, et s'ils l'apprenaient je n'aurais plus jamais le droit de venir au festival. Tante Millicent me l'a dit.

Maintenant qu'elle avait commencé à parler, elle ne pouvait plus s'arrêter.

— Oncle Tekel dit qu'il est comme mon père, mais c'est seulement le frère de maman, et il ne me prend jamais sur ses genoux. D'ailleurs je ne voudrais pas, même s'il pouvait, et comme il ne peut pas, ça n'a aucune importance, n'est-ce pas ?

Le père de France Catherine avait du mal à comprendre ce raisonnement, mais sa fille, elle, semblait suivre parfaitement.

— Pourquoi est-ce qu'il ne pourrait pas même si tu en avais envie ? demanda-t-elle.

— Ses jambes sont cassées.

— Oh, papa, est-ce que ce n'est pas malheureux ?

Il soupira. Décidément, la conversation lui échappait.

— Si, évidemment. Dis-moi, Judith, si ta maman est à la maison, comment es-tu venue ici ?

— Avec la sœur de maman. Je vivais tout le temps avec tante Millicent et oncle Herbert, mais maman ne veut plus me laisser avec eux.

— Pourquoi ? interrogea France Catherine, toujours curieuse.

— Parce que maman m'a entendue appeler oncle Herbert « papa ». Elle était tellement fâchée qu'elle m'a donné une tape sur la tête. Et puis oncle Tekel m'a dit qu'il fallait que je vive avec maman et lui la moitié de l'année, pour apprendre où était mon vrai foyer. Oncle Herbert et tante Millicent devraient se passer de moi. C'est bien ce que Tekel a dit. Maman

ne voulait pas me laisser partir même la moitié de l'année, mais Tekel n'avait pas encore commencé à boire, et elle savait qu'il se rappellerait ce qu'il avait dit. Il a une très bonne mémoire, quand il n'est pas ivre. Maman était vraiment très en colère.

— Elle était en colère parce qu'elle avait peur que tu lui manques pendant six mois de l'année ? insista France Catherine.

— Non, souffla Judith. Elle dit que je suis un fardeau.

— Alors pourquoi elle ne voulait pas que tu t'en ailles ?

— Elle n'aime pas oncle Herbert, c'est pour ça.

— Pourquoi elle ne l'aime pas ?

— Parce qu'il est apparenté à ces Écossais pourris, répondit Judith, répétant ce qu'elle avait entendu des centaines de fois.

— Papa, est-ce que je suis une Écossaise pourrie ?

— Certainement pas !

— Et moi ? demanda Judith d'une toute petite voix.

— Tu es anglaise, Judith, expliqua patiemment le papa.

— Je suis une Anglaise pourrie ?

Le papa de France Catherine était maintenant franchement exaspéré.

— Personne n'est pourri ! tonna-t-il.

Il allait ajouter autre chose quand il éclata brusquement d'un rire tonitruant.

— Je ferai attention à ce que je dis devant vous, mes deux chipies, si je ne veux pas que ce soit répété !

— Pourquoi, papa ?

Il se leva, une petite fille sur chaque bras. Elles poussèrent des piailllements de plaisir quand il fit mine de les lâcher.

— Nous devrions chercher ton oncle et ta tante, Judith, sinon, ils vont s'inquiéter. Montre-moi où ils campent.

Judith se sentit devenir toute froide de l'intérieur. Elle ne se rappelait plus du tout où se trouvait leur tente.

Les larmes aux yeux, elle baissa la tête et murmura :
— Je ne me souviens pas.

Elle se raidit en attendant l'explosion de colère qui n'allait pas manquer de suivre. Oncle Tekel hurlait toujours après elle quand il était ivre et qu'elle l'avait contrarié.

Mais le papa de France Catherine ne se fâcha pas. Il souriait même. Et elle fut complètement rassurée quand il lui dit de ne pas s'inquiéter. Il retrouverait bien vite sa famille.

— Tu leur manquerais, si tu ne revenais pas ? demanda France Catherine.

— Ils pleureraient. Souvent, j'ai envie qu'ils soient mes parents. Pour de vrai.

— Pourquoi ?

Judith haussa les épaules. Elle n'aurait su l'expliquer.

— Mon Dieu, il n'y a pas de mal à souhaiter quelque chose, dit le papa de France Catherine.

Judith fut si contente d'avoir son appui qu'elle posa sa tête contre le cou du monsieur. La laine de sa veste était un peu rugueuse, mais il sentait bon, comme une forêt.

C'était le plus merveilleux papa du monde. Comme il ne la regardait pas, elle se risqua à apaiser sa curiosité et toucha sa moustache. Ça la chatouilla et elle éclata de rire.

— Papa, est-ce que tu aimes ma nouvelle amie ? demanda France Catherine un peu plus tard.

— Certainement !

— Je peux la garder ?

— Pour l'amour du Ciel ! Non, tu ne peux pas la garder. Il ne s'agit pas d'un jouet ! Mais tu peux être son amie, ajouta-t-il vivement avant que la petite ne se lance dans une grande discussion.

— Pour toujours, papa ?

Ce fut Judith qui répondit timidement :

— Pour toujours...

France Catherine prit la main de sa nouvelle amie.

— Pour toujours, répéta-t-elle.

Et tout commença ainsi...

Les petites filles devinrent inséparables. Le festival dura trois semaines, et divers clans s'affrontèrent dans des jeux et des joutes.

Mais les enfants ne s'y intéressaient guère, tout occupées qu'elles étaient à se confier leurs secrets.

C'était une amitié parfaite. France Catherine avait enfin trouvé quelqu'un pour l'écouter, et Judith avait enfin trouvé quelqu'un qui eût envie de lui parler.

Cela dit, elles mettaient la patience de leurs parents à rude épreuve. France Catherine utilisait l'adjectif « pourri » toutes les deux phrases, et Judith se mit à employer « malheureux » tout aussi souvent.

Un après-midi, alors qu'elles étaient censées se reposer pour la sieste, elles se coupèrent mutuellement les cheveux. En découvrant le massacre, tante Millicent poussa des cris perçants, et elle leur interdit de sortir sans bonnet. Elle était en outre furieuse contre l'oncle Herbert qui avait pour mission de surveiller les petites filles à ce moment-là ; mais celui-ci, au lieu d'en être contrit, éclata d'un énorme rire. Millicent ordonna à son mari d'emmener les coupables jusqu'au rocher de la punition, afin qu'elles y réfléchissent à leur comportement détestable.

Les petites réfléchirent, en effet, mais cela n'avait rien à voir avec leur méfait. France Catherine avait décidé qu'il fallait aussi deux prénoms à Judith. Elles mirent bien longtemps à se décider avant de choisir Elizabeth, et Judith devint ainsi Judith Elizabeth.

Elle refusait de répondre à quiconque n'utilisait pas son nouveau prénom en entier.

Une année passa et, quand elles se retrouvèrent, ce fut comme si elles ne s'étaient jamais quittées. France Catherine avait hâte de se trouver seule avec son amie, car elle avait découvert du nouveau sur les bébés. On pouvait avoir un enfant sans être mariée, après tout. Elle en était sûre, parce qu'une des femmes du clan en avait porté un dans son ventre, et elle n'avait pas de mari. Quelques femmes avaient lancé des pierres à la pauvre fille, et le papa de France Catherine leur avait ordonné de cesser.

— Et elles ont aussi jeté des pierres sur l'homme qui avait craché dans son verre ? murmura Judith, impressionnée.

— La femme n'a pas voulu dire qui c'était.

France Catherine en tirait une leçon évidente : si on buvait dans le verre d'un homme, on attrapait un bébé dans son ventre...

Elle obligea Judith à jurer que jamais elle ne le ferait, et Judith lui fit faire la même promesse.

Les années passèrent, et la conscience de la haine qui régnait entre Anglais et Écossais mit longtemps à se faire jour dans l'esprit de Judith. Elle se doutait bien que sa mère et oncle Tekel méprisaient les Écossais, mais elle pensait que c'était parce qu'ils n'en connaissaient pas.

L'ignorance poussait souvent au mépris. C'était en tout cas ce que prétendait oncle Herbert, et elle croyait tout ce qu'il disait. Il était si gentil, si bon !

Lorsque Judith lui dit que Tekel et sa mère détestaient les Écossais parce qu'ils n'avaient jamais passé de temps au sein d'une famille écossaise, il la baisa au front et déclara qu'elle avait sans doute raison.

Mais il avait le regard triste. Il cherchait seulement à ne pas la contrarier, et à la protéger contre les préjugés de sa mère.

L'année de ses onze ans, quand elle se rendit au festival, elle découvrit enfin la véritable raison de la haine de sa mère envers les Écossais.

Elle en avait épousé un.

1

Écosse, 1200

Ian Maitland pouvait se montrer franchement désagréable quand il était irrité.

Or il était irrité. Sa mauvaise humeur s'était éveillée à l'instant même où son frère Patrick lui avait parlé de la promesse faite à sa tendre épouse France Catherine.

Si Patrick avait voulu étonner son frère, il avait assurément atteint son but. Ian en était resté coi.

Mais cela n'avait pas duré. La colère avait vite pris le dessus. Et ce n'était pas tant à cause de cette ridicule promesse que parce que Patrick avait cru bon d'en appeler au conseil des Anciens pour obtenir leur opinion sur le sujet. Ian aurait empêché son frère de les mêler à cette affaire toute familiale, s'il s'était trouvé là. Mais il était parti à la recherche de ces vauriens de Maclean qui avaient attiré dans une embuscade trois jeunes guerriers du clan Maitland. Quand il était rentré, le mal était fait.

Décidément, on pouvait toujours compter sur Patrick pour compliquer les choses les plus simples. Il n'avait pas envisagé un instant les conséquences de son comportement. Ian, en tant que nouveau laird

désigné par le clan, serait obligé d'oublier ses devoirs et sa loyauté envers sa famille pour se comporter uniquement en conseiller.

Il n'envisageait pas d'abandonner son frère, évidemment. Il le soutiendrait, même contre les Anciens. Il était prêt à se battre à ses côtés.

Néanmoins, il n'avait pas l'intention de faire part de sa décision à Patrick. Il voulait que celui-ci souffre un peu d'incertitude. Peut-être cela le calmerait-il à l'avenir !

Le conseil des cinq s'était déjà réuni dans la grande salle du château pour entendre la requête de Patrick quand Ian, ses tâches accomplies, s'apprêta à les rejoindre. Patrick l'attendait au centre de la cour. Il semblait prêt à se lancer dans la bagarre. Bien planté sur ses jambes, il avait les poings serrés, et l'expression de son visage faisait penser à un orage sur le point d'éclater.

Ian n'en fut pas le moins du monde impressionné. Il écarta son frère, et continua son chemin.

— Ian, le héla Patrick, j'ai besoin de connaître ta position avant de pénétrer dans la salle du conseil. Seras-tu avec moi, ou contre moi ?

Ian s'arrêta et se tourna lentement vers Patrick.

— Et moi, j'aimerais savoir, dit-il d'une voix dange-reusement calme, si tu essaies de me provoquer sciemment en posant cette question...

Patrick se détendit.

— Ne le prends pas mal. Mais tu es un tout nouveau laird, et le conseil voudra te mettre à l'épreuve sur des problèmes personnels. Je viens seulement de comprendre que tu te trouves à cause de moi dans une situation difficile.

— Aurais-tu changé d'avis ?

— Non, répondit Patrick avec un sourire. Je sais à présent que tu ne voulais pas que j'alerte le conseil, surtout au moment où tu essaies de l'intéresser à une

alliance avec les Dunbar contre les Maclean. Mais France Catherine tenait absolument à obtenir leur bénédiction. Elle veut que son amie soit bien accueillie ici.

Ian demeura silencieux.

— Je sais que tu ne me comprends pas, insista Patrick, tu me trouves fou d'avoir fait une telle promesse, mais quand tu auras rencontré la femme de ta vie, comme moi, tout cela te paraîtra parfaitement sensé.

— Au nom du Ciel, Patrick, jamais je ne comprendrai ! Toutes les femmes se valent !

Patrick éclata d'un rire joyeux.

— Je l'ai cru, moi aussi, jusqu'à ce que je rencontre France Catherine.

— Tu parles comme une femelle !

Patrick ne le prit pas mal. L'amour qu'il éprouvait pour son épouse semblait complètement absurde à Ian, mais un jour, si Dieu le voulait, son frère tomberait amoureux... Et ce jour-là, Patrick ne se priverait pas de lui rappeler son attitude.

— Duncan a dit qu'ils voudraient peut-être interroger ma femme, dit-il, revenant à leur souci principal. Crois-tu qu'il plaisantait ?

— Aucun membre du conseil ne plaisante, Patrick, lança Ian par-dessus son épaule. Tu le sais comme moi.

— Bon sang ! Je suis responsable de tout ça !

— Certainement !

— Je ne laisserai pas le conseil intimider France Catherine !

— Moi non plus, promit Ian dans un soupir.

— Ils espèrent me faire changer d'avis, reprit Patrick. Mais rien ne le pourrait. J'ai donné ma parole à France Catherine, et je la respecterai. En vérité, Ian, je traverserais les flammes de l'enfer pour elle...

Cette fois, Ian sourit.

— Pour l'instant, il te suffira de traverser le grand hall. Allez, finissons-en... Une précaution cependant : laisse ta colère sur le seuil, sinon ils vont essayer de t'étrangler. Contente-toi d'exposer calmement tes raisons. Montre-toi logique plutôt que passionné.

— Ensuite ?

— Je m'occuperai du reste.

Dix minutes plus tard, le conseil envoya le jeune Sean quérir France Catherine. Il trouva l'épouse de Patrick assise près de sa cheminée ; il lui expliqua qu'elle devait se rendre au château fort et attendre dans la cour que son mari vienne la chercher.

Patrick l'avait avertie qu'il lui faudrait peut-être se présenter devant le conseil, mais elle ne l'avait pas cru. Jamais à sa connaissance on n'avait demandé à une femme de s'expliquer de vive voix devant les Anciens ou le laird dans l'exercice de leurs fonctions. Et que le nouveau laird fût le frère de son époux ne la rassurait guère.

Elle commença à s'affoler sérieusement. Le conseil la prenait certainement pour une écervelée. Patrick avait dû leur parler de la promesse qu'il lui avait faite, et à présent ils la convoquaient pour écouter ses propres explications. Ils voulaient s'assurer qu'elle avait bien perdu l'esprit avant de la condamner à l'isolement pour le reste de ses jours.

Ses derniers espoirs résidaient en son beau-frère. Elle ne connaissait guère Ian Maitland. Sans doute n'avait-elle pas échangé plus de cinquante phrases avec lui depuis deux ans qu'elle était mariée. Mais Patrick lui affirmait qu'il était homme d'honneur. Il saurait reconnaître la justesse de sa requête.

Cependant elle devrait d'abord affronter le conseil. Quatre des Anciens ne parleraient pas. Ils poseraient leurs questions par l'intermédiaire de leur chef, Graham, et lui seul subirait l'indignité de lui adresser

la parole. Elle n'était qu'une femme, après tout, et presque une étrangère, puisqu'elle avait été élevée à la frontière, et non dans les glorieuses Highlands. D'une certaine manière, France Catherine était soulagée d'avoir affaire directement à Graham. Il l'intimidait moins que les autres Anciens. C'était un vieux guerrier à la voix douce, particulièrement respecté des membres de son clan. Laird pendant plus de quinze ans, il n'avait renoncé à son poste que trois mois auparavant. Graham ne la terroriserait pas, mais il utiliserait toutes les ruses pour qu'elle délie Patrick de sa promesse.

Après un rapide signe de croix, elle se mit à gravir la colline en priant de toute son âme. Elle sortirait vainqueur de cette épreuve ! Elle ne renoncerait pas, quoi qu'il arrive. Patrick Maitland avait donné sa parole la veille du jour où elle avait accepté de l'épouser, et, avec la grâce de Dieu, il irait au bout de son engagement.

Une précieuse existence en dépendait.

France Catherine s'arrêta sur la dernière marche. Plusieurs femmes traversèrent la cour, curieuses de voir cette jeune personne attendre à la porte du conseil. France Catherine ne fit rien pour engager des conversations. Le visage dissimulé, elle espérait que personne ne l'interpellerait. Elle ne voulait pas que l'on sût de quoi il s'agissait avant la fin de l'affaire. Quand elles seraient au courant, les femmes du clan feraient probablement des histoires, mais alors il serait trop tard.

Elle n'en pouvait plus d'attendre. Agnès Kerry, cette vieille chouette qui marchait la tête haute parce que sa ravissante fille allait sûrement épouser le nouveau laird, avait déjà fait deux fois le tour de la cour pour essayer de deviner ce qui se passait, suivie d'autres commères.

France Catherine lissa les plis de son tartan sur son ventre rebondi. Ses mains tremblaient, et elle les dissimula aussitôt. Habituellement, elle ne se montrait pas si timide, mais depuis qu'elle était enceinte, elle se conduisait de façon étrange. Elle pleurait pour un oui pour un non, elle se sentait lourde, maladroite, laide, et cela ne l'aidait guère à avoir confiance en elle. Elle en était au septième mois, et le poids du bébé la gênait quand elle se déplaçait. Mais son esprit fonctionnait toujours aussi rapidement. Actuellement, elle réfléchissait aux questions que Graham allait lui poser.

La porte s'ouvrit enfin sur Patrick. Elle fut tellement soulagée de le voir qu'elle faillit éclater en sanglots. Il fronçait les sourcils, mais en la voyant si pâle et défaite, il s'efforça de sourire, lui prit la main et lui adressa un clin d'œil affectueux. Ce témoignage de tendresse lui fut un baume bien agréable.

— Oh, Patrick ! s'écria-t-elle. Je suis tellement navrée de te mettre dans cette situation difficile !

— Est-ce à dire que tu me délies de ma promesse ? demanda-t-il de cette voix profonde et chaude qu'elle aimait tant.

— Non !

Il se mit à rire.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle n'était guère d'humeur à plaisanter. Elle pensait uniquement à l'épreuve à venir.

— Il est déjà là ? murmura-t-elle.

Patrick savait de quoi elle parlait. France Catherine nourrissait une terreur excessive à l'égard de son frère. Peut-être parce qu'il était le laird de tout le clan, avec trois cents guerriers sous ses ordres. Cela le rendait sans doute inabordable aux yeux d'une femme...

— Réponds-moi, je t'en prie...

— Oui, ma mie, Ian est là.

— Alors il est au courant ? demanda-t-elle.

La question était plutôt sotte, et elle s'en rendit compte immédiatement.

— Ô Dieu, évidemment, il sait ! se reprit-elle. Est-il très en colère ?

— Tout ira bien, ma douce, la rassura Patrick en la poussant vers la porte.

Elle résista.

— Mais les Anciens, Patrick... Comment ont-ils réagi ?

— Ils en postillonnent encore d'indignation.

— Ciel !

Elle se raidit contre lui. Il comprit qu'il n'aurait pas dû lui dire la vérité, et la prit aux épaules.

— Cela s'arrangera, tu verras, souffla-t-il. Même si je dois aller chercher ton amie en Angleterre à pied. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

— Oui. Sinon, je ne t'aurais pas épousé. Oh, Patrick, tu as compris combien c'était primordial pour moi ?

— Mais oui. Veux-tu me faire une promesse, à ton tour ?

— Ce que tu voudras.

— Quand ton amie sera parmi nous, riras-tu de nouveau comme avant ?

— Je le promets, répondit-elle.

Elle se serra contre lui bien fort, et ils restèrent ainsi un moment enlacés. Elle tentait de trouver les mots qui conviendraient devant le conseil.

Une femme qui passait avec une corbeille de linge sourit devant ce couple attendrissant.

Et c'est vrai qu'ils étaient beaux ! Patrick avait le teint aussi mat qu'elle l'avait clair. Il mesurait un bon mètre quatre-vingts, et son épouse lui arrivait à peine au menton. Néanmoins, à côté de son frère, Patrick paraissait presque petit, bien qu'il eût les épaules aussi larges. Ils avaient à peu près la même couleur de

cheveux brun foncé, mais les yeux de Patrick étaient d'un gris un peu sombre que ceux de Ian.

France Catherine était aussi fine que son époux était musclé. Patrick jurait que des points d'or s'allumaient dans ses yeux noisette quand elle riait. Et sa chevelure ! Un vrai trésor... Lisse, brillante, d'un auburn lumineux, elle lui tombait jusqu'à la taille.

Patrick avait tout d'abord été attiré par son physique. Il était fort sensuel, et elle était réellement belle, mais il s'était ensuite attaché à elle pour sa vive intelligence et son tempérament passionné. Elle l'enchantait en permanence. Elle avait une telle manière de considérer la vie ! Elle ne faisait jamais rien à moitié, même dans sa façon d'aimer et de se donner.

Patrick la sentit frissonner entre ses bras. Il était largement temps d'entrer et d'en finir avec cette épreuve qui la rongait.

— Viens, mon amour. Ils nous attendent.

Elle prit une profonde inspiration, se détacha de lui et franchit le seuil.

Ils avaient atteint le sommet des marches qui descendaient vers la grande salle du conseil, lorsqu'elle s'appuya au bras de son mari.

— D'après ton cousin Steven, lorsque Ian se met en colère, il crie si fort qu'on peut en mourir de peur. Nous allons essayer de ne pas le fâcher, n'est-ce pas, Patrick ?

La voyant si sérieusement inquiète, Patrick s'abstint de rire, mais il ne put cacher une pointe d'exaspération.

— France Catherine, nous allons vraiment devoir nous occuper de cette peur stupide. Mon frère...

— Nous en parlerons plus tard, dit-elle vivement. Pour l'instant, promets-moi...

— D'accord, soupira-t-il. Nous ne contrarierons pas Ian.

Néanmoins, Patrick était bien décidé, dès que son épouse irait mieux, à mettre fin à ce malentendu entre elle et son frère. D'autre part, il comptait enjoindre Steven de cesser de colporter ces histoires idiotes à propos de Ian.

Il est vrai que Ian prêtait assez bien le flanc aux racontars de ce genre. Il parlait rarement à une femme, sauf quand il y était obligé pour des raisons afférentes à sa fonction. Et on prenait souvent son comportement brusque pour de la colère. Steven savait que les femmes le redoutaient généralement, et il prenait un malin plaisir à mettre de l'huile sur le feu.

Pour l'instant, Ian effrayait France Catherine bien involontairement. Debout devant la grande cheminée, les bras croisés, il la fixait de son regard gris perçant, les sourcils froncés.

France Catherine descendait les marches quand elle le vit, et elle eut tellement peur qu'elle trébucha. Patrick la rattrapa de justesse.

Ian avait remarqué son émoi ; il crut que le conseil l'intimidait. Il se tourna vers les Anciens et fit signe à Graham de commencer. Plus vite on en finirait, plus vite la jeune femme serait rassurée.

Tous les Anciens la regardaient. Ils étaient assis les uns à côté des autres, Vincent, le plus âgé, à un bout, et Graham, le porte-parole, à l'autre. Tous avaient les cheveux gris et leurs visages étaient marqués de cicatrices... France Catherine concentra son attention sur Graham.

— Votre mari vient de nous raconter une histoire tout à fait étonnante, France Catherine, commença-t-il. En vérité, nous avons du mal à y croire !

Il ponctua cette déclaration d'un vigoureux hochement de tête, puis se tut. La jeune femme ne savait si elle devait parler. Patrick lui lança un coup d'œil encourageant, et elle répondit :

— Mon mari ne saurait mentir.

Graham eut un bon sourire et il demanda doucement :

— Voulez-vous nous expliquer les raisons qui vous ont poussée à exiger qu'il respecte sa promesse ?

Il avait utilisé le verbe « exiger » délibérément, France Catherine le savait.

— Je suis une femme, et jamais je n'exigerais quoi que ce fût de mon époux. Je demande simplement que la parole de Patrick soit respectée.

— Très bien, dit Graham sur le même ton. Vous n'exigez pas, vous demandez. Maintenant, dites-nous pourquoi vous avez formulé une requête aussi outrageuse.

France Catherine se raidit. Outrageuse ! Elle respira un bon coup pour se calmer.

— Avant d'épouser Patrick, je lui ai fait promettre qu'il irait chercher ma très chère amie Lady Judith Elizabeth quand je m'apercevrais que je portais un enfant. Ma grossesse est presque arrivée à terme, à présent, et nous aimerions tous deux que ce problème soit réglé aussi vite que possible.

Visiblement, Graham n'était pas satisfait de cette explication. Il s'éclaircit la gorge avant de poursuivre :

— Lady Judith Elizabeth est anglaise. Cela ne vous gêne pas ?

— Non, monseigneur. Pas du tout.

— Croyez-vous que le respect de cet engagement soit plus important que le trouble que cela va causer ? Bouleverseriez-vous nos vies volontairement, petite ?

— Certainement pas !

Graham sembla soulagé. Il pensait sans doute pouvoir la convaincre d'abandonner ce projet absurde !

— Je suis heureux de l'entendre, France Catherine, dit-il en effet avec un regard apaisant à ses compagnons. Jamais je n'ai cru que cette enfant pouvait causer de tels ennuis. Elle va bien vite oublier cette absurdité et...

Elle ne le laissa pas terminer.

— Lady Judith Elizabeth ne causera aucun trouble.

Les épaules de Graham s'affaissèrent. Il ne serait pas si aisé de faire changer cette jeune personne d'avis, finalement.

— Écoutez, mon enfant, les Anglais n'ont jamais été les bienvenus parmi nous. Cette femme devrait partager nos repas...

Un poing s'écrasa sur la table. C'était le guerrier Gelfrid qui manifestait son indignation. Il dit d'une voix grave :

— Par cette requête, la femme de Patrick porte la honte sur le nom des Maitland.

France Catherine sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle commençait à paniquer. Quel argument logique opposer à la déclaration fracassante de Gelfrid ?

Patrick vint se placer devant la jeune femme. Il répondit, d'une voix tremblante de colère :

— Tu peux me montrer ta contrariété, Gelfrid, mais ne hausse jamais le ton à l'encontre de mon épouse.

L'Ancien se contenta de hocher la tête. Graham leva la main pour imposer le silence ; mais Vincent, le plus âgé du groupe, ne tint pas compte de ce signal.

— Avant l'arrivée de France Catherine parmi nous, je n'avais jamais connu de femme qui portât deux prénoms. J'ai cru que c'était une particularité réservée aux gens de la frontière. Maintenant, j'entends parler d'une autre personne nantie de deux prénoms. Qu'en penses-tu, Graham ?

Le porte-parole soupira. Vincent perdait la tête, parfois, et il fallait bien s'en accommoder.

— Je n'en pense rien, répondit-il patiemment. Et ce n'est pas le sujet du débat... Je vous demande une fois encore, France Catherine, si vous voulez causer le trouble parmi nous.

France Catherine vint se placer à côté de son mari, afin de ne pas paraître lâche.

— Je ne vois pas pourquoi Lady Judith Elizabeth causerait le moindre trouble. C'est une femme douce, bonne.

Graham ferma les yeux. Il y avait une pointe d'amusement dans son intonation lorsqu'il poursuivit :

— Nous n'aimons pas particulièrement les Anglais. Vous l'avez sûrement remarqué, depuis le temps que vous vivez avec nous...

— France Catherine a été élevée sur la frontière, lui rappela Gelfrid en se grattant la barbe. Peut-être ne le sait-elle pas vraiment.

Les yeux de Graham se mirent à briller, et il se pencha pour parler à voix basse avec ses compagnons. Quand il se tut, les autres hochèrent la tête en signe d'assentiment.

France Catherine eut soudain le cœur au bord des lèvres. À son air triomphant, elle sentait que Graham avait trouvé un moyen de refuser sa requête sans avoir à demander l'avis du laird.

Patrick, les traits déformés par la colère, avança d'un pas. La jeune femme le retint par le bras. Il avait l'intention de tenir sa promesse, mais elle ne voulait pas qu'il fût sanctionné par les Anciens. La punition serait rude, et l'humiliation cinglante. Ce fut elle qui prit la parole.

— Vous avez décrété que, puisque je ne connaissais pas vos règles fondamentales, il était de votre devoir de prendre les décisions à ma place, c'est bien cela ?

Graham fut étonné de son intuition. Il allait répondre lorsque Patrick le devança.

— Non, Graham ne prendra pas de décision pour toi. Ce serait m'insulter, femme.

Le porte-parole le fixa un long moment en silence avant de déclarer d'une voix forte :

— Tu devras t'incliner devant la décision de ce conseil, Patrick.

— Un Maitland a donné sa parole, il doit l'honorer !

La voix tonitruante de Ian sembla remplir la pièce. Tout le monde se tourna vers lui.

— N'essaie pas d'embrouiller le problème, Graham, poursuivit-il. Patrick a fait un serment à cette femme, et il le respectera.

Il y eut quelques minutes de silence, puis Gelfrid se leva et se pencha en avant, les mains bien à plat sur la table.

— Tu n'es qu'un conseiller, ici, Ian, rien de plus.

— Je suis votre laird, répliqua-t-il. C'est vous qui m'avez élu. Et je vous suggère d'honorer la parole donnée par mon frère. Les Anglais trahissent leurs promesses, Gelfrid. Pas les Écossais.

— Tu as raison, admit Gelfrid à contrecœur.

Un de gagné à la cause. Encore quatre ! pensa Ian. Bon sang, il détestait user de diplomatie pour parvenir à ses fins. Il trouvait les poings plus convaincants que les mots. Et il avait horreur de demander une permission, pour lui comme pour son frère. À grande-peine il domina son orgueil et revint au sujet.

— Aurais-tu vieilli, Graham, pour accorder tant d'importance à cette peccadille ? Aurais-tu peur d'une Anglaise ?

— Bien sûr que non, marmonna Graham, indigné. Je n'ai peur d'aucune femme !

Ian sourit.

— Tu m'en vois soulagé. Un instant, je me suis demandé...

Sa ruse ne passa pas inaperçue. Graham sourit.

— Tu m'as tendu un piège, et mon arrogance m'a poussé dedans ! dit-il avant de reporter son attention sur France Catherine. Nous ne comprenons guère votre requête, et serions heureux de vous entendre

nous expliquer pourquoi vous tenez tant à faire venir cette femme.

— Demande-lui pourquoi elles portent deux prénoms, intervint Vincent.

Graham ignora l'interruption.

— Voulez-vous nous donner vos raisons, mon enfant ?

— On m'a attribué le nom de ma mère, France, et celui de ma grand-mère, Catherine, parce que...

Graham eut un geste de la main impatienté, mais il ne se départit pas de son sourire.

— Non, non, petite. Pas maintenant. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi vous tenez tant à la présence de cette personne parmi nous.

France Catherine rougit de sa méprise.

— Lady Judith Elizabeth est mon amie. J'aimerais l'avoir près de moi pour la naissance du bébé. Elle m'a promis de se trouver là au bon moment.

— Une Anglaise ? Amie ? Comment est-ce possible ? demanda Gelfrid, désorienté par la contradiction évidente.

Ce n'était pas de la provocation. Gelfrid était réellement sceptique. France Catherine savait qu'aucun des Anciens ne pouvait comprendre. À vrai dire, elle ne pensait pas que Patrick comprît réellement la profondeur des liens qui l'unissaient à Judith, or il était beaucoup moins borné que les Anciens. Elle allait devoir tenter de s'expliquer le plus clairement possible.

— Nous nous sommes connues au festival d'été, à la frontière, commença-t-elle. Judith avait quatre ans, et moi tout juste cinq. Nous ne savions pas que nous étions... différentes l'une de l'autre.

— Mais quand vous l'avez su... ? soupira Graham.

— Ça n'avait pas d'importance.

— En vérité, je ne comprends toujours pas ! avoua le vieil homme. Mais notre laird a eu raison de

nous rappeler qu'un Écossais ne trahit pas sa parole. Votre amie sera la bienvenue parmi nous, France Catherine.

La jeune femme, submergée de joie, s'appuya à son mari et risqua un coup d'œil vers les autres membres du conseil. Vincent, Gelfrid et Duncan souriaient, mais Owen, qui avait semblé dormir pendant toute la discussion, la regardait en secouant la tête.

— Tu n'es pas d'accord avec cette décision, Owen ? demanda Ian.

L'Ancien répondit, sans quitter France Catherine des yeux :

— Je suis d'accord, mais je crois que nous devrions prévenir la petite, afin qu'elle ne se réjouisse pas pour rien. Je suis de ton avis, Ian, je sais d'expérience que les Anglais ne respectent jamais leurs promesses. Ils suivent l'exemple de leur roi, ce scélérat qui change d'avis à chaque minute ! Cette femme aux deux prénoms a sans doute donné sa parole à l'épouse de Patrick, mais elle ne la respectera pas.

Ian s'était demandé combien il faudrait de temps aux membres du conseil pour arriver à cette conclusion.

Les Anciens avaient tous l'air réjoui, à présent. Cependant, France Catherine souriait toujours. Elle ne semblait pas le moins du monde inquiète. Ian eut envie de la protéger, comme il protégeait tous les membres de son clan. Mais il n'éviterait pas à sa belle-sœur les dures réalités de la vie... Elle devrait seule surmonter sa déception et, une fois la leçon apprise, elle saurait qu'elle ne pouvait compter que sur sa propre famille.

— Ian, qui enverras-tu effectuer cette mission ? voulut savoir Graham.

— Moi ! déclara Patrick.

— Non, Patrick, intervint Ian. Ta place est auprès de ton épouse, à présent. Elle sera bientôt mère. C'est moi qui irai.

— Mais tu es laird, objecta Graham. Ce n'est pas ton rôle de...

— C'est une affaire de famille, coupa Ian. Comme Patrick ne peut quitter sa femme, je dois remplir moi-même cette tâche. Ma décision est prise, ajouta-t-il d'un ton sans réplique.

Patrick sourit.

— Je ne connais pas l'amie de ma femme, Ian, mais il est fort possible qu'elle renonce à venir ici quand elle te verra...

— Oh, Judith Elizabeth sera ravie d'avoir Ian pour escorte ! protesta France Catherine qui se tourna en souriant vers le laird. Elle n'aura pas peur, j'en suis certaine. Et je vous remercie d'aller la chercher ; elle se sentira en sécurité, avec vous.

— France Catherine, soupira Ian, je pense comme eux qu'elle n'aura pas envie de m'accompagner jusqu'ici. Souhaitez-vous que je l'y oblige, dans ce cas ?

— Non, non, surtout pas ! Elle voudra me voir, j'en suis sûre.

Ian n'insista pas, quoi qu'il en pensât.

Graham permit à France Catherine de se retirer, et Patrick lui prit la main pour traverser avec elle la salle du conseil.

Elle avait hâte de se retrouver dehors pour embrasser son mari et lui dire combien elle était heureuse de l'avoir épousé. Il avait été si... magnifique, quand il se battait pour elle ! Elle n'avait jamais douté de sa loyauté, évidemment, mais elle voulait encore le féliciter pour son attitude. Les hommes adoraient les compliments de leurs épouses, n'est-ce pas ?

Elle atteignait la dernière marche quand elle entendit le nom de Maclean prononcé par Graham. Elle s'arrêta pour écouter. Patrick tenta de l'entraîner, mais elle perdit son soulier qui roula sur les marches et lui demanda d'aller le récupérer. Tant pis s'il la

trouvait maladroite ! Elle avait trop envie de savoir de quoi il s'agissait.

Le conseil ne remarqua pas sa présence. Duncan avait pris la parole.

— Je suis opposé à une alliance avec les Dunbar. Nous n'avons pas besoin d'eux.

— Et s'ils s'allient aux Maclean ? protesta Ian d'une voix vibrante de colère. Ne reste pas confiné dans le passé, Duncan. Songe aux conséquences possibles !

— Pourquoi les Dunbar ? objecta Vincent. Ils sont glissants comme des poissons, et fourbes comme des Anglais ! Je ne puis accepter cette proposition. Non, je ne peux pas !

Ian avait du mal à garder son calme.

— Le territoire des Dunbar se trouve entre celui des Maclean et le nôtre, je vous le rappelle. Si nous ne nous allions pas avec eux, ils risquent de se tourner vers les Maclean pour obtenir leur protection. Or nous ne pouvons nous le permettre. De deux maux, il faut choisir le moindre.

France Catherine ne put en entendre davantage. Patrick lui avait remis son soulier et il l'entraînait vers la porte.

Elle en oublia de congratuler son époux. À peine dehors, elle demanda :

— Pourquoi les Maitland détestent-ils tant les Maclean ?

— Une très ancienne querelle. Qui date de bien avant ma naissance.

— N'est-il pas possible de faire la paix ?

— Pourquoi les Maclean t'intéressent-ils ainsi ?

France Catherine ne pouvait rien dire, évidemment. Ç'aurait été trahir la promesse faite à Judith. D'autre part, Patrick aurait une attaque s'il apprenait que le père de Judith était le laird du clan Maclean !

— Je savais les Maitland en guerre avec les Dunbar, et aussi avec les Macpherson, mais je n'avais jamais

entendu parler des Maclean. Pourquoi ne nous entendons-nous avec aucun des autres clans ?

Patrick éclata de rire.

— Il en existe quelques-uns que nous pouvons appeler nos amis, dit-il.

France Catherine décida enfin de revenir à sa première idée : le complimenter pour son attitude chevaleresque. Lorsqu'ils furent arrivés devant leur demeure, il l'embrassa. Il allait retourner au château quand elle le rappela.

— Patrick, tu sais que je suis loyale envers toi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— J'ai toujours respecté tes sentiments.

— Oui.

— Donc si je savais que quelque chose risque de te troubler, il vaudrait mieux que je me taise, tu ne crois pas ?

— Non.

— Mais si je parlais, ce serait trahir une promesse, et je ne peux pas le faire...

Patrick fit demi-tour pour venir se planter devant sa femme.

— Qu'essaies-tu de me cacher ?

— Je... je ne veux pas que Ian force Judith, lançat-elle vivement dans l'espoir de détourner la conversation. Si elle ne peut pas venir me rejoindre, il ne faut pas l'y obliger.

Elle câlina Patrick jusqu'à ce qu'il le lui promette à contrecœur. C'était une parole qu'il n'avait pas l'intention de respecter, cette fois. Il ne permettrait pas à cette Anglaise de briser le cœur de son épouse. Cependant il n'aimait guère mentir à France Catherine, et il la quitta un peu soucieux.

Dès que Ian sortit de la salle du conseil, Patrick l'appela.

— J'aimerais te parler, Ian.

— Bon Dieu, Patrick, si tu veux m'annoncer que tu as fait une nouvelle promesse à ta femme, je te préviens, je ne suis pas d'humeur à le supporter !

Patrick se mit à rire.

— Je voulais seulement t'entretenir de l'amie de France Catherine. Amène-la ici de force s'il le faut, Ian. D'accord ? Je ne veux pas que mon épouse soit déçue. Elle a bien assez de soucis avec la naissance du bébé.

Ian se dirigea vers les écuries, pensif, les mains dans le dos, la tête penchée.

— Tu te rends bien compte que si j'oblige cette femme à me suivre, nous risquons de déclencher une guerre avec sa famille ; voire, si le roi s'en mêle, une guerre avec l'Angleterre ?

Patrick jeta un coup d'œil à son frère pour voir s'il parlait sérieusement, mais Ian souriait.

— Jean ne se mêlerait jamais d'une affaire dans laquelle il n'aurait rien à gagner... Le problème, ce sont ses parents. Ils ne la laisseront sûrement pas partir pour un tel voyage.

— Ça pourrait se révéler difficile, en effet, remarqua Ian.

— Cela t'ennuie ?

— Non.

— Quand comptes-tu partir ? demanda Patrick, soulagé.

— Demain aux premières lueurs de l'aube. Je parlerai ce soir à France Catherine. Je veux en connaître le plus possible sur la famille de son amie.

— Ma femme me cache quelque chose... Elle m'a posé des questions sur notre querelle avec les Maclean...

Il s'interrompit. Ian le regardait comme s'il avait perdu l'esprit.

— Et tu n'as pas exigé qu'elle te raconte cette sata-née histoire qu'elle te cache ?

— Ce n'est pas si simple. Il faut être... délicat, avec une femme. Plus tard, elle me dira ce qui la tracasse. Je dois être patient. Et puis je m'inquiète peut-être à tort. France Catherine se tracasse pour un rien, ces temps-ci.

Devant l'expression de Ian, Patrick regretta de lui avoir confié l'attitude étrange de sa femme.

— Je voudrais te remercier d'entreprendre ce voyage, mais ce serait t'insulter.

— Ce n'est effectivement pas un devoir que j'accomplis de gaieté de cœur, avoua Ian. Il me faudra au moins sept ou huit jours pour atteindre ses terres, ce qui signifie autant au retour avec une femme geignarde sur les bras. Bon sang ! Je préférerais affronter une légion de Maclean à mains nues plutôt que de m'embarquer pour cette pénible aventure !

Patrick eut envie de rire en entendant la voix catastrophée de Ian, mais il n'osa pas. La moindre ombre de sourire, et son frère lui écraserait son poing sur le nez !

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes, puis Patrick s'arrêta brusquement.

— Il ne faut pas forcer cette femme, déclara-t-il après réflexion. Si elle ne veut pas venir, laisse-la.

— Alors, par le diable, pourquoi prendre la peine d'y aller ?

— Ma femme a peut-être raison. Lady Judith Elizabeth risque de venir ici de son plein gré.

— De son plein gré ? Tu as perdu la raison ! Elle est anglaise. Jamais elle ne me suivra volontairement, ajouta-t-il en maugréant.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

Profitez
de nombreux
avantages...

- Précommandez les futures parutions
- Donnez votre avis sur vos lectures
- Accéder à un service client à votre écoute
- Recevez des cadeaux en édition limitée
- Rencontrez des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com !



3467

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 1^{er} juin 2015.

Dépôt légal : juin 2015.
EAN 9782290118863
OTP L21EPSN001397

1^{er} dépôt légal dans la collection : mai 1993

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion